

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XX

Québec, 1 août 1908

No 51

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 801. — Les Quarante-Heures de la semaine, 801. — Ordination, 802. — A Sainte-Anne de Beaupré, 802. — Nomination ecclésiastique, 802. — Ordre à suivre dans la distribution de la sainte communion, 802. — Une autre question de rubrique, 802. — Le Tricentenaire de Québec, 803. — Précieuses indulgences accordées par Sa Sainteté Pie X en faveur du Congrès eucharistique de Londres, 808. — Bilan géographique de l'année 1907 (*suite*), 809. — Bibliographie, 812.

Calendrier

— o —

2 DIM.	b	VIII après Pent. et 1 d'août. Octave de Ste Anne. <i>Kyr.</i> des dbls. II Vêp., mén. du suiv. et du dim.
3 Lundi	tr	Invention de S. Etienne, 1er martyr.
4 Mardi	b	S. Dominique, confesseur. <i>dbl. maj.</i> (Anniversaire de l'Élection [de PIE X].)
5 Merc.	b	Notre-Dame des Neiges. <i>dbl. maj.</i>
6 Jeudi	b	Transfiguration de N.-S. J.-C., <i>dbl. maj.</i>
7 Vend.	b	S. Cajétan, confesseur.
8 Samd.	tr	(Vigile de S. Laurent.) SS. Cyriac, Large et Smaragde, martyrs.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

2 août, Saint-Romuald. — 3, Saint-Maxime. — 4, Sainte-Perpétue. — 5, Sainte-Marguerite. — 6, Pintendre. — 7, Saint-Nicolas.

Ordination

— o —

Samedi, le 25 août, S. G. Mgr l'Auxiliaire a conféré les ordres sacrés à de nombreux ordinands, en l'église des RR. Pères Franciscains.

A Sainte-Anne de Beaupré

— o —

Dimanche, lundi et mardi, les Rédemptoristes de la Bonne-Sainte-Anne ont célébré, par un triduum solennel, le 250^e anniversaire de l'établissement du pèlerinage. La messe pontificale a été célébrée dans la vénérable basilique : dimanche, par S. G. Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal ; lundi, par S. G. Mgr Roy, auxiliaire de Québec ; et, mardi, par S. Exc. Mgr le Délégué apostolique.

Nomination ecclésiastique

— o —

Par décision de S. G. Mgr l'Archevêque, M. l'abbé Jos. Houde a été nommé vicaire à Beauceville.

Ordre à suivre dans la distribution de la sainte communion

— o —

On demande l'ordre à suivre pour donner la sainte communion lorsqu'il y a un grand nombre de personnes qui se présentent pour la recevoir : doit-on, après avoir donné la première table, revenir au coin de l'épître pour recommencer à distribuer la sainte communion ?

De Herdt, dans son ouvrage *Praxis Sacre Liturgie*, répond affirmativement à cette question : *Qui Sacram Communionem distribuit, accedit ad mensam a parte cornu epistolae, et ab eâ parte incipit Communionum distributionem, atque, omnibus in mensâ communicatis, ad eandem semper partem a cornu epistolae regreditur.*

Une autre question le rubrique

— o —

Un simple prêtre peut-il licitement, dans certains cas, prendre un second servent et allumer plus de deux cierges, à une messe basse ?

Il le peut assurément, puisque le Cérémonial de Baldeschi, publié à Rome même, a tout un chapitre spécial pour enseigner aux enfants de chœur la manière de servir une messe basse à deux. Toute la question est de savoir si la messe que l'on dit est strictement privée ou non. Car la défense n'est que pour les messes privées, et une messe basse n'est pas nécessairement privée. Un jour de dimanche, par exemple, pour une raison ou pour une autre, le curé ne donne qu'une messe basse à ses paroissiens. Cette messe, à coup sûr, ne sera aucunement privée.

La déclaration faite à ce sujet, le 12 septembre 1854, par la S. C. des Rites, est précise et très claire : « *Utrum tolerandum sit ut mens non geratur decretis S. Congregationis duos ministros in missa lecta prohibentibus, eo sub prætextu quod hi ministri non introducuntur ratione dignitatis celebrantis?* »

Resp. Servanda esse quidem decreta quoad missas strictè privatas; sed quoad missas parochiales, vel similes, diebus solemnioribus, et quoad missas que celebrantur loco solemnibus aut cantata, occasione realis et usitate celebritatis et solemnitatis, tolerari posse duos ministros missæ inservientes.

En outre, il y a, pour le diocèse de Québec, une lettre circulaire de S. E. le cardinal Taschereau qui permet de prendre un second servant à seule fin de le dresser au service.

Quant au problème du nombre de cierges, il est identique au précédent et la solution en est la même :

Utrum, diebus solemnioribus, pro missa lecta parochiali, aut communitatis, prout supra, accendi possint plus quam duo cerei?

Resp. Provisum in dubio de duobus ministris. F. P.

Le Tricentenaire de Québec

QUELQUES NOTES

Nos grandes fêtes du troisième centenaire de la fondation de Québec sont terminées. Leur succès a été considérable. Tous s'accordent à dire qu'elles ont été grandioses et dignes de leur objet. La présence du Prince de Galles, une session extraordi-

naire de la Société royale, la réunion à Québec de deux ou trois douzaines de régiments de toutes armes et d'une flotte de onze puissants navires de guerre envoyés ici par l'Angleterre, la France et les Etats Unis : tout cela a donné à nos fêtes un éclat considérable.

De tous les points de l'horizon, des foules sont accourues pour assister aux grands spectacles annoncés.

La ville avait revêtu, pour ces fêtes, une véritable allure de fête. Jamais encore elle n'avait été parée d'une semblable profusion d'ornements et de décorations.

Aucun accident notable, aucun tumulte désagréable n'ont interrompu, durant ces deux semaines, la joie exubérante de la population et de ses hôtes.

Il nous fait plaisir d'ajouter que, somme toute, nos solennités n'ont pas offert la note « anglaise » que redoutaient, sous l'inspiration d'un patriotisme très louable, certains de nos compatriotes du dehors. Ces fêtes ont été nettement canadiennes : par exemple, jamais l'air national *O Canada* ne s'est autant fait entendre que durant ces jours, sur les lèvres des foules, aussi bien que dans les démonstrations officielles et dans les revues et parades militaires. Nos fêtes ont aussi été marquées, non moins distinctement, du cachet canadien-français : le nom de Champlain et ceux de nos autres illustrations catholiques de la période française de notre histoire ont été constamment signalés et glorifiés. Le télégramme du Roi, les réponses du Prince de Galles aux adresses qui lui ont été présentées, et la plupart des autres allocutions officielles ont rendu hommage aux gloires si pures et si brillantes de notre passé. Les fondateurs, les missionnaires, les religieuses, les administrateurs, les militaires, les explorateurs d'autrefois ont eu leur part dans cette apothéose de notre race. Il n'y a eu enfin d'« anglais », en nos fêtes, que dans la mesure légitime qu'implique notre allégeance à l'Etat britannique. Aucun incident public n'est advenu, à notre connaissance, qui fût sérieusement de nature à blesser nos susceptibilités canadiennes-françaises.

Un Anglais de cette ville nous a dit, l'un de ces derniers jours :

« Nous avons eu à Québec, durant une semaine, le double du

chiffre ordinaire de la population ; plus de 12.000 soldats ; environ 8000 marins des vaisseaux de guerre anglais, français et américain ; 4000 orangistes des pays de l'ouest. . . Eh bien, l'ordre parfait n'a cessé de régner en ville, jour et nuit, durant ces huit jours ! Evidemment, tout le monde était saisi du côté grandiose de la célébration et a compris qu'il y avait une dignité de conduite qui s'imposait ! »

Le gouvernement du Canada a fait, à l'occasion du Tricentenaire, une émission spéciale de timbres-poste, sur lesquels sont reproduites plusieurs des scènes importantes de notre histoire française. La religion ayant tenu une si grande place dans la fondation de notre patrie, il y a lieu de regretter qu'on l'ait complètement laissée de côté dans le choix des scènes à reproduire.

Enfin, en cette émission postale, on a pensé à mettre quelques mots de français sur des timbres-poste canadiens ! Qu'on nous permette de rappeler ici que c'est le défunt *Oiseau-Mouche*, de Chicoutimi, qui, voilà des années, a été le premier à réclamer du français sur nos timbres poste.

Il convient de signaler de façon spéciale la part que l'Etat britannique a voulu prendre à la glorification, objet de nos fêtes, des héros fondateurs de notre patrie canadienne-française.

La venue du Prince héritier, de la couronne pour représenter Sa Majesté le roi d'Angleterre, l'envoi d'une flotte de huit beaux navires de guerre : il y a déjà là une manifestation éclatante. Ajoutons que le Roi, dont la délicatesse et le tact sont bien connus, s'est personnellement occupé d'inclure dans la délégation officielle le duc de Norfolk et Lord Lovat, tous deux catholiques éminents et qui comptent respectivement, parmi la plus haute noblesse d'Angleterre et d'Ecosse. Ces deux personnages ont été chez nous l'objet du meilleur accueil, dans les cercles officiels comme dans le monde ecclésiastique.

Un fait qui a créé grande impression dans notre société, c'a été de voir, parmi l'état-major de la flotte anglaise, un chapelain chargé des intérêts religieux des quatre ou cinq cents

marins catholiques, qui font partie des équipages des vaisseaux de guerre envoyés ici par l'Angleterre.

Il serait superflu d'appuyer sur l'effet de tous ces procédés agréables sur notre loyauté, déjà parfaite, envers la Couronne britannique. Rien ne l'a mieux prouvé que les acclamations populaires qui ont salué le Prince de Galles chaque fois qu'il a paru dans les places et les rues de tous les quartiers de la ville.

Les « pageants » — mot anglais que nous n'avons pas tardé, dans tous les milieux, à prononcer à la française — ont été, parmi tant d'autres acties grandioses du programme de nos fêtes, la pièce de résistance de la célébration. Nous avouons sans détour que nous sommes absolument incapable d'exprimer les fortes et grandes émotions que nous avons éprouvées, à ces représentations de l'incomparable période française de notre histoire.

De cette période à jamais glorieuse et héroïque, on avait choisi les scènes les plus belles, pour les représenter avec un réalisme parfait devant les foules qui ont pris part aux fêtes du Tricentenaire.

La partie des Plaines d'Abraham où l'on a donné ces reconstitutions du passé formait un lieu de scène peut-être unique au monde, par ses beautés naturelles et par sa parfaite adaptation aux représentations historiques qui s'y déroulèrent.

Nous dirons, pour nos lecteurs étrangers, que 3500 personnes ont figuré dans ces représentations historiques; que les costumes de tous les rôles, rois et reines, ecclésiastiques et magistrats, soldats et marins, courtisans et bourgeois, nobles et manants, étaient la fidèle reproduction de ceux des 16^e et 17^e siècle; que les indigènes qui ont paru en ces drames étaient d'authentiques Iroquois, etc., descendants des premiers possesseurs du pays.

Les scènes qui produisaient les émotions les plus vives, c'étaient la première rencontre de Jacques Cartier avec les sauvages établis à Québec; l'accueil fait par la petite colonie et par les indigènes à Champlain et à sa jeune femme qu'il amenait de France; la réception faite aux Ursulines par le gouverneur et la population; le défilé côte-à-côte des deux armées

de Montcalm et de Wolfe, forte chacune de 5 à 600 hommes, portant les costumes des beaux régiments de l'époque.

Nous voyons dans ces « pageants » la partie principale des fêtes, parce que les masses populaires, au lieu des notions très vagues qu'elles avaient auparavant, ont pris là, par la méthode intuitive, la connaissance exacte des plus grands faits de notre histoire; parce que nos compatriotes de race anglaise de toutes les Provinces, et la foule des visiteurs étrangers, surtout des Etats-Unis, ont vu, de leurs yeux, la noblesse et l'héroïsme des fondateurs de notre race canadienne-française. Tous ces Anglais et Américains ont contemplé et applaudi nos gloires françaises et catholiques! Qui dira qu'il n'y a pas là un grand événement, et qu'il n'en restera pas des effets considérables?

La messe pontificale célébrée, dimanche dernier, par S. G. Mgr l'Archevêque, sur les Plaines d'Abraham, a été aussi la grandiose exécution d'un important article du programme des fêtes. Toute la pompe de nos belles cérémonies catholiques a marqué cet office religieux, célébré en un lieu historique, d'un insurpassable décor naturel, en présence des autorités civiles et militaires, comprenant Sir W. Laurier, premier ministre du Canada, d'autres ministres d'Ottawa et des Provinces, en présence aussi d'un peuple innombrable. Tous étaient charmés de voir là les marins catholiques de la flotte ancrée dans le port: 500 des vaisseaux français, 200 des vaisseaux anglais, et une centaine croiseur des Etats-Unis. Les zouaves pontificaux et les gardes militaires des paroisses formaient une riche escorte d'honneur au vénérable officiant. Notons encore que ce jour était la fête de sainte Anne, la patronne spéciale de nos ancêtres et la nôtre: coïncidence remarquable et providentielle. Un chœur puissant, soutenu par un orchestre brillant, exécuta la partie musicale de l'office.

Chacun sentait, parmi la foule immense, que dans cette cérémonie religieuse c'était la nation canadienne-française qui adressait à Dieu de solennelles actions de grâces, pour la protection manifeste dont la Providence n'a cessé d'entourer notre petit peuple canadien-français, qui a dû passer par tant de difficultés et d'épreuves au cours de sa formation et de sa conservation,

La visite du Prince de Galles aux messieurs du Séminaire de Québec, dans leur maison du Petit-Cap, à Saint-Joachim, est l'un des faits très notables du séjour de Son Altesse parmi nous. Tout le monde est charmé de cette marque d'attention donnée à la première maison d'éducation de notre pays.

Son Excellence Mgr le Délégué apostolique et Sa Grandeur Mgr l'Archevêque ont assisté à cette réception du Prince.

Et la France, notre mère bien-aimée, quelle part a-t-elle prise à la glorification de ses héros, fondateurs de notre patrie ?

Voici bien un sujet que nous voudrions ne pas avoir à traiter.

La vérité nous contraint à dire que la participation de la France a été la cruelle blessure de cœur qui a gâté notre joie en ces grandes fêtes nationales et catholiques.

La France qui vint établir ici notre ville et notre patrie, en 1608, arriva sur le *Don-de-Dieu*. Celle qui nous est venue il y a deux semaines débarqua d'un « *Léon-Gambetta* » . . .

Les Français qui plantèrent ici le drapeau de la France, en 1608, élevèrent partout, à côté de lui, la croix ; ils avaient mission, avant tout, de travailler à la gloire de Dieu et de répandre en ce pays la foi catholique. — Ceux que la République nous a envoyés, en 1908, ce sont : un huguenot et un crocheteur de couvent . . .

Non, ce n'est pas la France notre mère qui est revenue chez nous, en 1908 !

Celle qui est venue, le front encore marqué du lâche outrage commis envers l'auguste vieillard du Vatican, les mains encore remplies des dépouilles de nos frères les catholiques français : celle-là, nous ne la connaissons pas, nous ne voulons pas la connaître.

**Précieuses indulgences accordées par Sa Sainteté Pie X
en faveur du Congrès eucharistique de Londres**

— o —

Sur la demande d'un apôtre des Congrès eucharistiques, Notre Saint Père le Pape Pie X vient d'accorder de très riches indulgences à tous les chrétiens du monde entier qui

s'intéresseront devant Dieu au succès du Congrès eucharistique de Londres.

C'est d'abord la bénédiction apostolique et une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines, chaque fois que l'on priera devant le Très Saint Sacrement, durant cinq minutes, pour le succès du Congrès eucharistique de Londres et pour la conversion de l'Angleterre par la sainte pratique de la communion fréquente et quotidienne : c'est, en plus *une indulgence plénière* pour chaque communion que l'on fera à ces mêmes intentions.

De telles faveurs spirituelles sont d'autant plus dignes d'être appréciées que le succès des œuvres surnaturelles dépend avant tout de la prière.

Sa Crandeur Mgr Bourne, archevêque de Wesminster, a envoyé toutes ses félicitations et sa bénédiction à l'auteur de cette heureuse démarche. Puissent de nombreux catholiques bénéficier de ces indulgences pour le triomphe du Très Saint-Sacrement en tout pays, surtout en Angleterre !



Bilan géographique de l'année 1907

PAR F. ALEXIS-M. G.



ASIE (Suite.)

Conflit nippon-américain. Depuis deux ans, les vexations exercées contre les Japonais aux Etats-Unis, notamment à San Francisco, ont failli plus d'une fois amener des représailles, un boycottage des marchandises américaines, peut-être même une guerre, que le président Roosevelt a su écarter en envoyant son ministre de la guerre à Tokio. — De plus en plus, les « Jaunes » savent se faire respecter. D'ailleurs, le Japon s'est construit, en partie dans ses propres arsenaux, une marine militaire qui, égale à celle des Etats-Unis et de la Russie, comprend même des cuirassés de 20.000 tonneaux, jauge près de 400.000 tonnes et possède un équipage de 50.000 marins réputés par leur bravoure. Le budget de cette marine dépasse 160 millions de francs.

De son côté, la marine marchande japonaise établit des services de paquebots vers l'Asie et l'Amérique du Sud, jusqu'au Chili et au Brésil, avec des expositions flottantes de produits

d'exportation japonais : tels notamment les filés et tissus de coton, le papier à journal, les chaussures, les courroies, les savons, les parfums, les alcools, les parapluies, les cigarettes, les allumettes, etc., toutes imitations très réussies et à bon marché, qui font une rude concurrence aux industries européennes : elles ont fait le succès de la récente Exposition nationale de Tokio.

Le Japon a aujourd'hui environ 8.000 kilomètres de chemins de fer, ainsi que de nombreuses lignes de tramways et des services d'automobiles (Société au capital de 12 millions), dont le matériel sort, comme celui de la marine, en partie de ses usines.

Ah ! ces Nippons ne dédaignent pas les choses de l'étranger. Nous nous rappelons qu'à l'Exposition de Paris, en 1878, les délégués japonais voulurent acquérir notre matériel cartographique, tout en nous faisant hommage du leur. — Lorsque, après la guerre de Mandchourie, la famine, faute de riz, sévit au Japon, le gouvernement du Canada s'avisa d'y envoyer pour 250.000 francs de blé dans des sacs portant en lettres japonaises rouges : « Don du gouvernement canadien. » Chaque sac contenait un petit paquet de levain avec l'indication de la façon de faire la pâte et la cuisson. — Depuis lors, les commandes affluent au Canada et les Japonais joignent le pain de froment aux portions de riz et de poisson, les deux éléments essentiels de leur alimentation traditionnelle.

— ASIE RUSSE. L'émigration des moujiks ou paysans russes vers la Sibérie orientale est telle que le gouvernement a dû la modérer en refusant des passeports aux plus nécessiteux, qui risqueraient de tomber dans une plus grande misère, n'ayant pas les fonds indispensables à une installation coloniale quelconque.

La Sibérie méridionale, le long du Transsibérien, est devenue une immense zone beurrière : 3.000 beurreries, employant le lait de 5.000.000 de vaches, exportent par an 40.000.000 de kilogrammes de beurre à Londres (16 francs de transport par tonne) et dans l'Occident. Nikolaïeff expédie aussi vers Londres des quantités de saumons de l'Amour, conservés par des procédés frigorifiques.

Un phénomène sismique assez surprenant est celui d'un tremblement de terre, qui a détruit la ville de Karatagh et

plusieurs autres dans les montagnes de Hissar, à l'est de Samarkand. On compte des milliers de victimes.

Le *Transsibérien*, dont le gouvernement russe a remis l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer de Moscou, a néanmoins pour vraie tête de ligne Samara, sur le Volga, ou mieux Tchéliabinsk, au passage de l'Oural.—On compte 1.072 kilomètres de Moscou à Samara, 1.000 kilomètres de Samara à Tchéliabinsk, 3.260 kilomètres de Tchéliabinsk à Irkoutsk, capitale de la Sibérie orientale ; environ 1.500 kilomètres d'Irkoutsk à Mandchouria (Nagadan), où la ligne s'engage dans la Mandchourie chinoise, qu'elle traverse par Karbin, sur une longueur de 1.600 kilomètres, pour reprendre ensuite le territoire russe (200 km) et aboutir à Vladivostok (30.000 hab.), port fortifié sur la mer du Japon. De là, on se rend par vapeur en 2 jours 1/2 à Nagasaki et en cinq jours à Shanghai.

Le voyage de Paris-Karbin-Pékin dure de vingt à vingt-deux jours et coûte environ 1.100 francs en première classe et 800 en seconde. Les trains, chauffés au bois, sont lents et s'arrêtent souvent la nuit venue.

— L'ASIE, la plus vaste (40.000.000 de km²), la plus peuplée (855.000.000 d'habitants) des cinq parties du monde, est aussi la première historiquement, car elle vit naître le genre humain, les premiers empires, enfin et surtout le christianisme civilisateur qui domine le monde actuel.

Dans ces derniers siècles, l'Asie s'était laissé envahir au nord et à l'ouest par les Russes, au sud et à l'est par les Portugais, les Français, les Anglais, et il y a vingt ans à peine, lors de l'arrivée des Allemands à Kiao-tchéou, il était question de dépecer complètement le bloc de l'Empire chinois. Mais les coups de tonnerre et les éclairs partis de l'Empire du « Soleil-Levant », en 1894 et 1904, ont fait reculer, tout au moins ont arrêté la marche des conquérants européens. Grâce à la politique de la « porte ouverte » imaginée par l'Angleterre et sanctionnée par la convention anglo-japonaise (1905), grâce aussi aux accords franco-japonais (1906), russo-japonais et anglo-russe (1907) qui ont suivi, le *statu quo* paraît actuellement bien établi dans la situation politique des grandes divisions de l'Asie.

Parmi ces divisions, cinq sont *inlépendantes* : les empires de

Chine (400 millions d'âmes), du Japon (60 millions) et de Turquie (17 millions), les royaumes de Perse (8 millions) et de Siam (6 millions). — Le reste se partage en *possessions* anglaises (315 millions d'habitants), russes (25 millions), françaises (16 millions) et portugaises (un demi-million).

Au point de vue économique, sur les 14 *milliards* du commerce extérieur général de l'Asie, environ 5 milliards reviennent à l'Angleterre, c'est-à-dire à ses possessions coloniales, 3 milliards à la Chine et à peu près autant au Japon, 800 millions à la Russie, 600 à la Turquie, 500 à la France, 400 à la Perse, 100 au Portugal, sans compter la part active que prennent ces nations européennes, surtout l'Angleterre, au reste du commerce asiatique, de même que celles qui ont peu ou point de possessions en Asie, telles que l'Allemagne, l'Autriche, la Hollande, voire la Belgique.

(A suivre)

Bibliographie

— *Histoire du Clergé de France pendant la Révolution de 1848*, par HENRY CABANE, 1 vol. grand in-16, de la *Nouvelle Bibliographie historique*. Prix 3 francs; franco 3 fr. 50. BLOUD et Cie, éditeurs, Paris (VI^e), et chez tous les libraires.

L'attitude du clergé à l'égard des gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1789 et sa conduite dans la politique semblent retenir depuis vingt cinq ans environ l'attention des historiens.

Cependant, tandis que M. Sicard décrivait magistralement les destinées du clergé de France pendant la Révolution, de 1789 à 1800; tandis que l'Eglise et la Monarchie de Juillet trouvaient en M. Thureau Danguin un historiographe éminent; que M. Lavedan, dans une brillante esquisse, étudiait les rapports du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel sous Napoléon III; tandis enfin que M. Debidour, dans un ouvrage évidemment partial, mais d'une érudition incontestable, nous donnait naguère une vue générale des rapports entre l'Eglise et l'Etat, de 1789 à 1870, l'histoire du clergé de France pen-

dant la Révolution de 1848 n'a tenté jusqu'à nos jours le zèle d'aucun de nos maîtres de la science historique.

Cette question n'est guère connue que dans ses grandes lignes et n'a point été étudiée dans son ensemble.

Cependant, ce spectacle « unique et sans précédent d'une révolution qui n'attaque pas l'Eglise, qui se glorifie même de s'appuyer sur elle et d'unir ces deux termes toujours incompatibles pour bien des esprits : Religion et Liberté », ce spectacle, ainsi magnifié par M. Thureau-Dangin, est d'un intérêt tout particulier et suggestif.

M. Henry Cabane, historien exact et consciencieux, s'est donné la tâche de faire revivre à nos yeux ces années passablement agitées de la vie de l'Eglise de France.

Son livre ne peut manquer d'attirer l'attention des spécialistes, mais tous ceux qui aiment à connaître les causes lointaines des événements et que la situation religieuse actuelle angostent, aimeront à puiser dans cet ouvrage à la fois élégant et érudit des vues de nature à éclairer les plus graves problèmes de l'heure présente.

— *Les Devoirs du jeune homme*, par B. EMONET. Opuscule de 130 pages : 1 fr. 25 ; franco, 1 fr. 35. — Librairie GABRIEL BEAUCHESNE ET C^e, rue de Rennes, 117, Paris (6^e).

TABLE DES MATIÈRES : Préface. — Lettre de S. François de Sales à un jeune homme. — Autrefois : le devoir social et le gentilhomme. — Aujourd'hui : L'individualisme anarchique. — L'Egoïsme dans la famille. — L'Action sociale dans la Société contemporaine ; sa nécessité. — Les leçons des livres saints. — Les Richesses du jeune homme. — Que faire ? — La formation du sens social chez l'enfant. — Les patronages. — Les cercles d'Etudes. — La Presse. — Les objections : La vie de famille et les devoirs professionnels. — Réponse et solution : Les disponibilités du jeune homme ; l'Insuffisance du foyer. — La parole de salut est aux familles.

En vérité, ce petit livre est parfait : à la fois sobre, éloquent et suggestif. Ce sont là de solides qualités. J'ai la conviction qu'il plaira et fera du bien.

Que l'éducation populaire doive être à cette heure notre première préoccupation, c'est là ce que nul ne saurait mettre en doute. Il y a bien là vraiment, selon la parole de M. Emonet, « un service public en déshérence. » On nous l'a déjà dit bien des fois : dans les époques de désarroi et de désorganisation comme la nôtre il est demandé beaucoup aux individus ; ils doivent se dévouer davantage au bien général menacé, et quiconque a reçu

un héritage de vertu morale et chrétienne ne saurait à pareille heure oublier les déshérités ; quiconque a reçu une éducation capable de grandir son âme ou de fortifier sa volonté a le droit impérieux d'en faire bénéficier ceux qui n'ont rien.

M. Emonet nous le redit aujourd'hui en termes excellents. Voyez surtout les chapitres intitulés « la richesse du jeune homme » ; « la formation du sens social chez l'enfant » ; « la vie de famille et le devoir professionnel. »

Ces pages sont dédiées aux membres de la Jeunesse catholique. Ceux-ci les liront avec le désir ému de répondre à un appel si éloquent et si chrétien.

(Extrait des *Annales de la Jeunesse catholique*, mai 1908.)

—CHEMIN DE LUMIÈRE. La Vie surnaturelle. *Aux jeunes filles. Aux jeunes femmes.* Par le chanoine J. VAUDON. In-12 écu, 2 fr. 00. — (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

M. le chanoine Vaudon, sous ce titre général : *Chemin de Lumière*, a entrepris une série d'ouvrages de doctrine et de piété, plus particulièrement destinés à la jeune fille et à la jeune femme. Le premier vient de paraître : *La vie surnaturelle*. En voici les titres : L'Origine de la vie, le Sens de la vie, l'Emploi de la vie, la Vie chrétienne, le Progrès de la vie, le Pain de la vie, la Séparation de la vie, les deux Sources de la vie : L'Ordre et le Mariage, la Fin de la vie, la Vie éternelle.

Le seul énoncé de ces chapitres dit l'importance capitale et l'intérêt profond du sujet. Les lecteurs des précédents ouvrages de M. l'abbé Jean Vaudon savent que tout y est puisé aux sources pures de la grande tradition catholique et que l'austérité des enseignements se revêt toujours d'une littérature exquise. On n'est pas pour rien lauréat de l'Académie française.

Nous faisons des vœux pour que le second volume de ce vrai *Chemin de Lumière* ne se fasse pas trop attendre.

—LE LAC SAINT-JEAN. *Une nouvelle brochure de propagande colonisatrice.*

M. R. Dupont vient de nous adresser une élégante et suggestive plaquette, qui contient tous les renseignements que peuvent désirer ceux qu'intéresse la colonisation du vaste pays qu'on a appelé le « GRENIER DE LA PROVINCE DE QUÉBEC. »

On y trouve, en effet, une description rapide de la région

et des avantages qu'elle offre à l'industriel, à l'agriculteur, aux garçons de ferme, etc., des renseignements concis et complets tant pour le colon étranger que pour le colon canadien, sur la manière de se rendre au Lac Saint-Jean, de faire l'acquisition d'une ferme ou de se tailler un patrimoine dans la forêt.

Le titre du travail de M. Dupont nous avertit qu'il s'agit de la quatrième édition d'une ancienne brochure ; mais si nous la comparons aux précédentes, nous nous rendrons aisément compte qu'il s'agit d'un travail nouveau, faisant voir, par des faits et des chiffres de date toute récente, les divers progrès de la colonisation agricole et industrielle.

Le Haut-Saint-Maurice, qui a pour centre la petite ville industrielle de La Tuque, laquelle est relié par une voie ferrée à la ligne mère du Québec & Lac Saint-Jean, fait le sujet d'un chapitre nouveau et d'un intérêt captivant ; de même celui qui a pour titre « Vers la Baie James », et qui nous fait entrevoir les immenses possibilités de l'avenir.

La toilette de cette brochure et le choix des gravures et des cartes qui en agrémentent le texte ont été faits par une main experte.

Les personnes qui désirent se procurer cette brochure et qui pourraient avoir besoin de renseignements complémentaires, n'auront, pour avoir une réponse favorable, qu'à s'adresser à M. René Dupont, casier postal no. 44, à Québec.

— *Du Tac Au Tac*. Réponses aux objections modernes contre la religion, par l'abbé Ernest AUGIER, curé-archiprêtre. In-12 (IV-204 pp.). . . 1 fr. 50 — (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris 6^e).

À l'heure actuelle, on ne peut le nier, les objections pleuvent dru comme grêle sur la religion. Partout, dans les salons, à l'estaminet, à l'atelier, dans les académies, aux parlements, dans les journaux et les livres, tout citoyen qui se respecte pose sa thèse contre le Catholicisme. Chaque jour aussi une presse impie tourne la manivelle et répète l'air qu'elle veut imposer au public : bientôt le concert est général. Faut-il s'en étonner ? Non : cela doit être. La religion, en effet, touche à tout : par le fait même, elle offre aux objections une cible illimitée. Et puis, il faut bien le dire, la religion est une institution gênante ; elle gouverne et contrôle nos pensées, nos paro-

les, nos actes ; elle défend des choses qui plaisent et elle ordonne des choses qui répugnent. Voilà la vraie et secrète explication de bien des objections. Enfin, aujourd'hui surtout, la religion est une institution très ignorée. Or, moins on connaît une chose, et plus on est à l'aise pour la discuter. Ce sont les plus incompetents qui posent le plus de questions, et les questions les plus saugrenues.

Parmi les objections, les unes sont sottes et futiles : les autres sont sérieuses et embarrassantes. En face des premières, que faire ? Discuter ? Non, cela n'en vaut pas la peine. Il suffit de marcher sur le fantôme et de le tuer d'un éclat de rire : c'est tout ce qu'il mérite. Quant aux secondes, si elles ne peuvent rien contre la religion, elles peuvent beaucoup contre l'esprit qui n'est pas armé, qui ne sait pas se défendre. Toute objection restée sans réponse porte dans l'âme la flèche du doute. C'est une balle ennemie qui nous a frappés et qui ne peut sortir : pour l'honneur de la religion, pour la sécurité de notre âme, il faut que l'objection soit vaincue et la balle extirpée. Instruisons-nous donc : c'est un devoir que nous commande la situation. Et voici précisément un petit livre, dans lequel l'auteur prend corps à corps, sous cent trente-trois subdivisions typiques, nettes et incisives, les objections, les accusations, les calomnies, les préjugés, les préventions de toutes sortes qui ont été accumulés contre la religion, et s'efforce de démolir l'échafaudage libre-penseur. A certains, quelques questions paraîtront peut-être trop brièvement traitées : s'inspirant de la parole célèbre de Monseigneur de Ségur : « Malheur au livre sur lequel on s'endort ! » l'auteur a préféré être incomplet plutôt que d'endormir son lecteur. Le fond, la forme, l'utilité pratique de ce petit livre, si justement intitulé *DU TAC AU TAC*, lui assurent un très gros succès. Répandu un peu partout, dans les usines, dans les patronages, donné même comme récompense à des enfants pour le faire pénétrer dans les familles, nous sommes persuadés qu'un pareil livre peut faire un bien immense. A nos lecteurs de contribuer à cette bonne œuvre de propagande.